

FEUILLETON DU SAMEDI

LE ROI DES GUEUX

PREMIÈRE PARTIE

LE DUC ET LE MENDIANT

IX

ESTEBAN

(Suite)

—Mais, demanda Balthazar de Alcoy, qui hésitait encore, l'homme est-il prévenu ?

—Holà ! cria en ce moment la voix du dehors ! une fois qu'on a perdu son premier somme, on ne peut plus se rendormir. J'ai mes affaires à Séville, et qui sait si elles ne sont pas plus importantes que les vôtres ?

—Seigneurs, dit le vieux Zuniga, je prends spontanément la résolution de faire comparaître cet homme devant moi. Le comte de Palomas, notre neveu, sera un bon ministre ; il ne donnera aucune attention aux affaires, et, pour le bonheur de l'Espagne, tout restera confié à notre sage expérience. C'est un coup de partie ! Nos positions dépendent de la manière dont nous allons jouer nos cartes. Passons dans nos appartements privés, afin que le secret le plus profond entoure cette entrevue.

—J'approuve votre détermination, mon cousin, opina le président de l'audience ; je vénère le comte-duc, mon gendre, mais je ne le regretterai point.

Le commandant des gardes s'était approché de la fenêtre. L'homme et lui se regardaient en face. Ce fut le commandant qui baissa les yeux le premier.

—Eh bien ! don Pascual, fit le ministre, à quoi pensez-vous ?

Pedro Gil venait de sortir par la porte dérobée pour aller chercher son faux duc.

—Je ne pense à rien, répondit franchement don Pascual. Certes ! certes ! tout ceci est fort extraordinaire.

—Puisque nous voilà seuls, mes Seigneurs, reprit le président de l'audience, je puis parler à cœur ouvert. Ce Pedro est un scélérat de la plus dangereuse espèce. Si c'était nous qu'il trompât ? Si le duc était véritablement libre et dans l'enceinte de l'Alcazar ? Si nous restions, en définitive, les dupes de cette effrontée comédie ?

Le vieux Zuniga, qui se dirigeait déjà vers ses appartements privés, s'arrêta court.

Balthazar de Alcoy poursuivit à voix basse :

—Je vais plus loin, Seigneurs. Si le comte-duc était dans tout ceci ! On a vu des ministres faire subir à leurs subordonnés des épreuves de ce genre.

—Le comte-duc ? dit Pascual, eh mais, certes, il a beaucoup de subtilité dans l'esprit.

—Beaucoup de ruse, ajouta Alcoy, beaucoup d'inquiétude. Il est capable de tout.

—Par saint André martyr, Seigneurs ! s'écria le vieux Zuniga d'un ton découragé, je suis un pauvre hidalgo tout rond, tout franc, tout loyal. Ne me faites pas perdre la tête, je vous prie. Est-il défendu à un serviteur du roi de tenir à sa place ? Si ce *quidam* est Medina, nous tâcherons de le retourner. Si c'est un espion, nous parlerons du comte-duc avec tout le respect dû à un corps saint. Et, en somme, Palomas est son neveu comme le nôtre !... Voici le personnage, entrons dans mon appartement.

La petite porte située derrière le paravent venait en effet de s'ouvrir. Pedro Gil ren-

trait, précédant un cavalier de haute taille, admirablement campé sur de belles jambes bien découplées, et portant avec fierté la tête la plus noble du monde.

A en juger par son allure et la fermeté de sa démarche, ce beau gaillard ne devait pas avoir plus de quarante ans. Cependant ses cheveux grisonnaient, et il y avait bon nombre de fils d'argent dans sa moustache noire.

Nos trois hommes d'Etat s'arrêtèrent un instant pour le considérer, puis ils entrèrent.

Pedro Gil se tourna vers lui.

—Esteban, mon ami, dit-il, te voilà introduit dans le palais du plus grand souverain du monde, et ces trois personnages que tu viens de voir sont les premiers du royaume après Sa Majesté.

Esteban jeta un regard indifférent sur les merveilles de l'architecture arabe. Il laissa seulement retomber un peu les pans de son manteau et grommela :

—Il fait chaud chez le roi.

—De la décence, ami, reprit l'ancien intendant, mais de l'aplomb ! Et souviens-toi que si tu joues comme il faut ton rôle, ta fortune est faite.

Esteban répondit avec un sang-froid superbe :

—Jouer un rôle ne m'embarrasse guère. J'ai été sifflé dans toutes les comédies de Calderon : dépêchons seulement, car j'ai moi aussi, mes affaires.

Quand Pedro Gil et son protégé furent introduits dans l'appartement privé de don Bernard de Zuniga, nos trois hommes d'Etat avaient eu le temps de se composer un maintien digne et solennel. Ils étaient assis en quinconce comme un tribunal, et la fraise de don Bernard dominait ce triangle imposant comme la principale pièce d'un surtout couronne une table bien servie.

—Qu'on ferme toutes les portes ! ordonna cet habile ministre d'une voix sévère ; asseyez-vous, maître Pedro Gil. L'homme, approchez et demeurez debout.

Cet accueil était positivement calculé pour inspirer au nouveau venu le respect et la terreur, mais le nouveau venu ne parut point étonné le moins du monde. Il s'avança jusqu'à la table d'ébène sculptée qui était devant le vieux ministre et appuya ses deux mains sur un long bâton de voyage qu'il portait suspendu à la plus haute olive de son pourpoint.

—J'ai fait ce matin une forte étape, dit-il ; je préférerais m'asseoir ; mais s'il faut rester debout, c'est bien.

Il regarda le cabinet comme il avait regardé la galerie, avec une insouciance curieuse. C'était une petite pièce octogone, faisant partie du châtelet en style espagnol que Philippe II avait collé à la face méridionale de l'Alcazar. Le plafond et les boiseries étaient chargés de lourdes sculptures formant caissons et encadrant des panneaux peints par le premier Pacheco, sous le règne précédent.

Ayant achevé son examen, Esteban reporta ses yeux sur leurs Seigneuries.

Je ne sais pourquoi nos trois hommes d'Etat semblaient beaucoup plus embarrassés que lui.

—Comment vous appelez-vous ? demanda don Bernard de Zuniga pour entamer l'entretien.

—Le seigneur Pedro Gil, répondit froidement Esteban, aurait dû m'épargner ces préliminaires oiseux et pénibles. Il n'ignore pas que je suis un homme occupé. Si Vos Grâces ont du temps à perdre, je ne suis point dans le même cas : arrivons au fait, je vous prie.

—Vous parlez haut, l'ami ! fit observer le commandant des gardes.

—C'est ma coutume, Seigneur ; j'ai une bonne poitrine et une bonne conscience.

—Savez-vous devant qui vous êtes ? interrogea à son tour le président de l'audience.

—Le seigneur Pedro m'en a touché quelques mots. Je pense que vous êtes trois grands d'Espagne, et je souhaite que Dieu vous bénisse.

—Il faut agir avec douceur, dit le vieux ministre qui vit le rouge monter au visage de don Pascual ; l'ami, nous ne vous ferons point de mal. Quel métier est le vôtre ?

Cette fois, une nuance d'orgueil satisfait éclaira le visage d'Esteban.

—Si vous êtes grands, je suis roi ! prononça-t-il avec un profond contentement de lui-même.

—Nous as-tu amené un fou, Pedro ? s'écria le ministre.

Esteban rejeta son manteau sur son épaule gauche. D'un geste noble, il imposa silence à l'ancien intendant qui allait prendre la parole.

—Que parlez-vous de métiers, s'il vous plaît ! dit-il en faisant un pas vers nos trois hommes d'Etat ; avez-vous osé parler du saint d'Antequerre ? Sauriez-vous vivre honnêtement et les bras croisés si vous n'aviez point de patrimoine ? Ne regardez pas avec orgueil ou mépris celui dont le nom seul inspire du respect à des milliers d'hommes. Des métiers ! je les dédaigne tous, depuis le premier jusqu'au dernier. Et qui vous dit que je voulusse faire le vôtre ?

—Par ma barbe !... commença don Pascual furieux.

—Il s'exprime bien, interrompit le vieux ministre ; il est un peu exalté, mais quinze années de captivité ne laissent pas toujours la tête très saine. Il sera bien dans son emploi.

—Je vous dis, Seigneurs, appuya Pedro Gil avec conviction, que c'est là précisément l'homme qu'il nous faut. Répondant pour lui, afin d'abrégier, j'apprends à Vos Seigneuries que le saint Esteban d'Antequerre a été nommé par légitime élection roi des gueux de l'Andalousie, et qu'il venait à Séville pour la cérémonie du couronnement. C'est un lettré ; quoi que vous puissiez penser de son sceptre et de sa dignité, il a étudié à l'université de Grenade, où quelques-uns de ses tours sont restés illustres ; c'est un homme de guerre, il a déserté.

C'est un chrétien, il observe le repos des dimanches et fêtes, sans jamais travailler le reste de la semaine ; c'est un voyageur, il sait mentir avec un aplomb mémorable ; c'est un philosophe, il n'a pas plus de préjugés que de croyances. Dites-lui, je vous le conseille, tout uniment et tout clairement ce que Vos Seigneuries attendent de lui ; c'est le chemin le plus court et le meilleur.

Le vieux don Bernard consulta de l'œil ses deux nobles cousins.

—Je suis de cet avis ! s'écria-t-il tout à coup impétueusement ; rien n'échappe à ma perspicacité. Du premier regard j'avais jugé ce personnage très original et très remarquable. L'ami, sois attentif, nous voulons faire de toi un duc !

Il n'était pas plus aisé d'éblouir le saint Esteban d'Antequerre que de l'effrayer, car il répliqua d'un ton glacial :

—Avant d'être roi, j'ai été duc et prince, prince des Ursins, trouvez-vous que ce soit peu ? et grand maître de Saint-Jacques et don Juan d'Autriche.

—Il a été comédien nomade, s'empressa de dire Pedro Gil en forme d'explication.

—Bien cela ! s'écria don Bernard ; comprenez-vous, Seigneurs ? Prince des Ursins dans le *Peintre de son déshonneur*, de notre ami Calderon, grand maître de Saint-Jacques